

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marcel ALBERT

Nathanaël (Nouvelle) (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1922, tome 21, p. 82-86

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

## Nathanaël (Nouvelle)

(Suite)

L'été passa trop vite. Je vis avec un indicible chagrin tomber une première feuille, toute dorée. Elle glissa dans l'air en dessinant de grandes orbes qui semblaient des lignes de feu, sous le soleil encore chaud de septembre. La feuille, par instant, s'arrêtait, comme avec un regret de quitter son rameau ; puis elle se posa sur l'eau de l'étang, légère — et tout doucement s'en alla sous la voûte profonde des saules, emportant avec elle les beaux jours.

J'eus peur, un instant, que Nathanaël lui aussi, ne partît. Il occupait une grande place dans ma vie — comme un petit frère...

Mais, il resta, et je le revis comme par le passé.

Au lieu d'aller près de l'étang, nous fîmes de longues promenades en suivant les rives du lac que je lui appris à connaître et à aimer. Il jouissait surtout de la bise folle. Aux jours d'octobre, elle souffla en froides rafales qui soulevaient haut les flots gris. Aussi bien était-ce un concert grandiose que les bruits sans fin des vagues grosses venant briser leur corps sur les enrochements. Au plus fort de ces batailles lacustres nous montions sur une jetée avançant son bras étroit dans la mêlée. Là, entourés de bise et d'eau, chaque pas nous coûtait un effort. Des pluies de froides étincelles s'abattaient sur nous. Nathanaël, lui, courait au devant. Les cheveux dans le vent, la mine radieuse et ses yeux, ses beaux yeux bruns qui riaient, c'était un délice que de le voir.

Il était loin de la joie cependant. Sa mère n'avait pas consenti à son entrée au Conservatoire à l'ouverture des cours. Il me raconta cela un jour qu'il était venu chez moi. En l'apercevant, les mains enfouies dans son

petit pardessus brun serré à la ceinture, la tête légèrement inclinée, je compris son malheur. Je le laissai parler, l'œil perdu dans une rêverie attristée ; sa voix se fit douce, et un long silence nous rapprocha. Il leva vers moi son visage ruisselant de larmes. Et comme en été il appuya sur moi sa tête brune.

Depuis lors, je ne vis plus ce sourire qui frangeait au-delà des chairs fermes de ses lèvres. Et dans ses yeux plana toujours un brouillard.

Nathanaël était changé ; lui dont la santé s'exhalait dans l'attitude droite de tout son corps, dans l'extrême harmonie des membres chaudement modelés, s'affaiblit peu à peu. Je remarquai aussi la pâleur plomber ses joues naguère si fraîches. Puis, un matin, la tête enfouie dans un épais bonnet, il entra dans ma chambre. Et là, blotti dans un fauteuil, gardant longtemps mes mains dans les siennes, glacées, il m'apprit une nouvelle qui me fit mal.

— Ami, le docteur m'a déclaré assez malade. Il pense que l'air trop vif a surpris ma constitution, minée par il ne sait quoi ! Et j'ai quelque chose là, tout près du cœur. Le poumon gauche est atteint... C'est ce qu'il dit le docteur... un refroidissement... Enfin, il faut des précautions, un changement de climat... Maman a décidé, d'accord avec papa, de partir bientôt pour le Midi...

Il avait ses yeux fixés sur les miens ; une flamme, celle qui s'y montra jadis, les empourprait.

— Alors, Nathanaël, — (je me souviens que ma voix tombait par saccades, hachée, et que j'avais peine à retenir des larmes qui montaient en moi, de tout mon moi) — tu vas me quitter, ainsi, malade, et jamais plus cet hiver, je n'entendrai de cette chambre, le rythme connu de ton pas... jamais plus tu ne viendras égayer ma solitude de ton rire d'oiseau ! Et tu n'auras plus quelqu'un à qui confier ta peine...

Il me regardait de ses grands yeux attristés, mais ne pleurait pas.

— Nathanaël tu es cause d'une grande peine : tu n'y peux rien ; n'aie aucun chagrin, c'est moi le coupable ! Seulement, quand tu seras loin de tous les lieux où, ensemble, nous cherchions un peu de bonheur, replie-toi vers le passé ! Dis-toi qu'il est par le monde quelqu'un, un ami, qui n'oublie pas un nom : Nathanaël.

Il me passa lentement ses petits bras autour du cou, et dans cette attitude pleine de confiance :

— Ami, n'aie pas de tristesse : je ne partirai pas, je suis plus malade qu'on ne le pense. Il y a quelque chose depuis longtemps qui me ronge : je sens trop bien ce qu'il en est maintenant. Je ne pourrai pas supporter un voyage. Maman ne voudra plus partir quand elle connaîtra la vérité !... Ami, tu sais, toi, pourquoi je meurs ! (à ce mot, je frissonnai, mais lui me caressait la main) ; oui, car je vais mourir. Maman m'a enlevé ce qui eût fait ma vie : la Musique. Tu le sais, et tu ne m'en voudras pas de mourir pour elle... Pour Elle !... ; comme Ulysse dont tu m'as conté l'histoire, j'ai entendu un appel de sirènes ! Il était égoïste, et voulut jouir sans rien donner de lui-même ! Il n'aimait pas la Musique ; l'Amour veut qu'on se donne ! Je m'offre ! J'ai compris qu'Elle me demandait tout.

« Mais, je te laisse seul, ami ! cela me semble un crime. Tu fus bon pour moi. Au lieu d'éteindre en moi cette lumière vacillante qui devait être mon guide, tu l'as ranimée. Tu as essayé de conserver en moi l'Espérance... Et tu sais que je vais mourir !

« Ami... pardonne... mais cette lumière n'est plus. Je suis un aveugle maintenant. Et si je restais encore, la nostalgie de cette Beauté en un soir entrevue escorterait ma vie.

« Je vais partir... Ne pleure pas. Tu peux regarder encore, toi, cette lumière qui nous guide... en face. Aucun souffle ne viendra l'éteindre, que celui de la Mort. Contemple-la toujours, cette lumière, belle, comme un lever de soleil sur un lit de neige empourprée.

« Puis, conserve mon souvenir et le nom qui fut le mien, Nathanaël. »

Sans me regarder, il me serra la main et d'un pas mal assuré, s'en alla...

Ce dernier soir, je m'en fus chez Nathanaël. Je ne voulais pas qu'il me quittât ainsi, lui qui allait mourir. Aussi, sa mère m'introduisit dans sa petite chambre. Elle avait une expression terrible sur tous ses traits. Elle resta quelques instants au chevet de mon pauvre ami, puis elle me laissa seul. Elle n'avait pas prononcé une parole.

Nathanaël reposait sur la blancheur calme de son oreiller, un grand oreiller où se perdait son petit visage. Mais ses yeux étaient clos et je voulais encore une fois sonder ses profondeurs brunes.

Je suis resté longtemps à le contempler ainsi : il dormait doucement, avec un concert d'anges dans son rêve, sans doute, car il souriait quelquefois de ce même sourire que jadis... mais vous vous souvenez, n'est-ce pas ?

Ses yeux enfin, s'ouvrirent. Et de me sentir près de lui, dans son sommeil, il fut content ; car il me dit : « Oh ! je me trouve bien, ami, ce soir ! » Ce dernier soir ! — Il voulut prendre ma main dans la sienne et jusqu'à la fin nous fûmes ainsi.

Une fièvre dévorante montait en lui ; il ne s'arrêtait de parler, de cette voix chaude qui vous prenait si vite, mais un peu fatiguée. Un moment sa main me serra plus fort, et il tourna, sans mot dire, vers moi ses grands yeux bruns, comme pour graver en moi leur image... éternellement. Puis ses yeux se refermèrent. Sa respiration

devint rythmée. Il paraissait sommeiller... un grand calme dans ce sanctuaire blanc où montaient des effluves parfumées. Je regardais Nathanaël. Sa main était molle. Il dormait...

Alors, sans bruit, lentement, pour ne point réveiller, je me levai...

Alors, je m'inclinai vers sa tête brune et sur ses cheveux, je posai un baiser. J'avais des larmes plein les yeux et je partis comme un fou.

Je fus longtemps à errer près de mon lac, ce soir. Les vagues que j'entendais sans relâche bercer de leur murmure les rives endormies me firent envie ; durant la nuit, peu à peu, elles iraient faiblissant. Mais demain, comme jadis, derrière la ligne bleue, elles reviendraient et retrouveraient les petits cailloux blancs de la grève...

Je ne retrouverais pas Nathanaël, demain.

*Marcel Albert.*